

8. DE LA RANCUNE

89. Évagre a dit : «C'est chose étrangère aux moines que de se mettre en colère et de contrister quelqu'un.»¹ Et encore : «Quiconque a triomphé de la colère, a triomphé des démons. Celui qui est au contraire sous l'emprise de cette passion est absolument étranger à la vie monastique», etc.² Que dire alors de nous-mêmes qui, sans nous en tenir à l'irritation et à la colère, nous portons parfois jusqu'à la rancune ? Que faire, sinon déplorer notre état si pitoyable et indigne de l'homme ? Soyons donc vigilants, frères, aidons-nous nous-mêmes après Dieu, pour nous préserver de l'amertume de cette funeste passion.

Parfois en effet, quelqu'un fait métanie à son frère pour le trouble ou le froissement qui a dû se produire entre eux, mais même après la métanie il demeure fâché et garde des pensées contre ce frère. Celui-là ne doit pas tenir pour rien ces pensées, mais les retrancher aussitôt. Car c'est de la rancune, et pour ne pas se mettre en péril en s'y attardant, il faut, comme je l'ai dit, beaucoup de vigilance, il faut la métanie, il faut le combat. En faisant une métanie simplement pour s'acquitter du précepte, on a bien guéri la colère pour le moment, mais on n'a pas encore lutté contre la rancune; aussi garde-t-on de l'humeur contre son frère. Car autre chose est la rancune, autre chose la colère, autre chose l'irritation et autre chose le trouble.

90. Je vous donne un exemple qui vous fera comprendre : Quelqu'un allume un feu, il n'a d'abord qu'un petit charbon. Celui-ci représente la parole du frère qui vous offense. Voyez, ce n'est encore qu'un petit charbon, car qu'est-ce qu'un simple mot de votre frère ? Si vous le supportez, vous éteignez le charbon. Si au contraire vous vous arrêtez à penser : «Pourquoi m'a-t-il dit cela ? J'ai de quoi lui répondre ! S'il n'avait pas voulu m'offenser, il ne m'aurait pas parlé de la sorte. Qu'on sache bien que je peux, moi aussi, lui faire du mal !» Comme celui qui allume le feu, vous jetez là des brindilles ou n'importe quoi, et vous faites de la fumée, ce qui est le trouble. Car le trouble n'est pas autre chose que le mouvement, l'afflux des pensées qui excite et exalte le cœur.³ Et c'est cette exaltation, nommée aussi *tolmêria*, qui pousse à se venger de l'offenseur. Selon la parole de l'abbé Marc, «la malice entretenue dans les pensées exalte le cœur; mais dissipée par la prière et l'espérance, elle le brise».⁴

En supportant le simple mot de votre frère, vous pouviez donc, je vous le disais, éteindre le petit charbon, avant que n'apparaisse le trouble. Mais même ce trouble, vous pouvez encore l'apaiser facilement, lorsqu'il vient de se produire, par le silence, par la prière, par une seule métanie qui vienne du cœur. Si, au contraire, vous continuez à faire de la fumée, c'est-à-dire à exalter et à exciter votre cœur en pensant : «Pourquoi m'a-t-il dit cela ? Moi aussi, je peux lui en dire !» l'afflux et le choc des pensées, pourrait-on dire, travaillant et échauffant le cœur, provoquent la flamme de l'irritation. Celle-ci n'est autre, selon saint Basile, que l'ébullition du sang autour du cœur. Voilà donc l'irritation, qu'on appelle aussi *oxucholia*. Si vous voulez, vous pouvez l'éteindre encore, avant qu'elle ne devienne colère. Mais si vous continuez à vous troubler et à troubler les autres, vous faites comme celui qui jette des morceaux de bois dans le foyer et active le feu : c'est alors qu'ils deviennent des charbons. C'est la colère.

¹ Apopt. de Macaire cité par Zosime dans PE II, 35, p. 112. On le trouve aussi en copte dans les Vertus de saint Macaire, AM G, 25, p. 171-172.

² PSEUDO-NIL (ÉVAGRE), *De malignis cogitationibus* XIV : PG 79, 1216 BC. CI. BARSANUPHE, Lettre 489 : «La colère est la pire de toutes les passions.»

³ S. BASILE, In Isaiam : PG 30, 424 A (cl. PG 31, 356 Cl. Cf. S. GRÉGOIRE DE NAZ. : PG 37, 948. S. GRÉG. DE NYSSE : PG 44, 160 D et 1164 C; PG 46, 156 A. ÉVAGRE : PG 40, 1273 A. Voir aussi PG 88, 836 D.

⁴ MARC L'ERMITE, *De lege spirit.* 14 : PG 65, 908 A.

91. C'est aussi ce que disait l'abbé Zosime, quand on lui demandait d'expliquer la sentence : «Où il n'y a point d'irritation, il n'y a point de combat.»⁵ Si en effet à l'origine du trouble, dès qu'apparaissent la fumée et les étincelles, on prend les devants en s'accusant soi-même et en faisant une métanie, avant que ne jaillisse la flamme de l'irritation, on reste en paix. Mais si, l'irritation une fois provoquée, on ne se calme pas, et qu'on persiste dans le trouble et l'exaltation, on ressemble à celui qui fournit du bois au feu et continue de le faire brûler, jusqu'à ce qu'il devienne de belles braises. Et de même que les braises devenues charbons et mises de côté, subsistent des années sans pourrir, même si on jette de l'eau dessus, ainsi la colère qui se prolonge, devient de la rancune, et dès lors on n'en sera délivré qu'en versant son sang.

Je vous ai dit la différence (de ces quatre degrés), comprenez-la bien. Vous savez maintenant ce qu'est le premier trouble, ce qu'est l'irritation, ce qu'est la colère et ce qu'est la rancune. Voyez-vous comment d'une seule parole on parvient à un si grand mal. Si dès le début on avait jeté le blâme sur soi, si on avait supporté patiemment la parole de son frère, sans vouloir se venger, ni répondre deux ou même cinq paroles pour une seule, et rendre le mal pour le mal, on aurait pu échapper à tous ces maux. Aussi, je ne cesse de vous le dire, arrachez vos passions tant qu'elles sont jeunes, avant qu'elles ne se soient fortifiées en vous et que vous n'ayez à peiner. Car autre chose est d'arracher une petite plante, autre chose de déraciner un grand arbre.

92. Rien ne m'étonne davantage que notre ignorance de ce que nous chantons. Chaque jour, dans la psalmodie, nous nous chargeons de malédictions, et nous n'en avons pas conscience. Ne devrions-nous pas savoir ce que nous psalmodions ? Nous disons toujours : «Si j'ai fait du mal à ceux qui m'en ont fait, que je tombe anéanti devant mes ennemis !» (Ps 7,5). «Que je tombe» : qu'est-ce à dire ? Tant qu'on est debout, on a la force de s'opposer à son adversaire; on donne des coups, on en reçoit; on a le dessus, on a le dessous : on est toujours debout. Si l'on tombe au contraire, comment peut-on, à terre, lutter encore contre son adversaire ? Et nous nous souhaitons à nous-mêmes non pas simplement de tomber devant nos ennemis, mais de tomber anéantis. Qu'est-ce que «tomber anéanti» devant ses ennemis ? Nous avons dit que «tomber», c'est ne plus avoir la force de résister et être étendu par terre. «Tomber anéanti», c'est n'avoir plus la moindre vertu qui permette de se relever. Car celui qui se relève peut encore se remettre et revient ensuite au combat.

Puis nous disons : «Que l'ennemi poursuive et saisisse mon âme» (Ps 7,6) : non seulement qu'il la poursuive, mais qu'il la saisisse, c'est-à-dire que nous tombions entre ses mains, que nous lui soyons asservis en tout et qu'il nous abatte en toute occasion, si nous faisons du mal à ceux qui nous en ont fait.

Mais sans nous arrêter là, nous ajoutons : «Qu'il piétine à terre notre vie !» Qu'est-ce que «notre vie ?» Ce sont nos vertus, et demander que notre vie soit piétinée à terre, c'est souhaiter devenir tout terrestre et avoir notre pensée toute fixée sur la terre. «Et qu'il réduise ma gloire en poussière !» (Ps 7,6). Qu'est-ce que «notre gloire», sinon la gnose engendrée dans l'âme par l'observance des saints commandements ?⁶ Nous souhaitons donc que l'ennemi fasse de notre gloire «notre honte», comme dit l'Apôtre (Phil 3,19), qu'il la réduise en poussière, qu'il rende terrestres notre vie et notre gloire, en sorte que nous n'ayons plus de pensées selon Dieu, mais toutes corporelles et charnelles, comme ceux dont Dieu disait : «Mon esprit ne demeurera pas dans ces hommes, parce qu'ils sont chair» (Gen 6,3).

⁵ Cette parole ne se trouve pas dans les *Alloquia* de ZOSIME publiés dans PG 78, mais elle est donnée dans PB 11, 35, p. 111.

⁶ CLÉMENT D'ALEX., Strom. III. 5: 44, Cf. ÉVAGRE, Centuries I, 81 ; II, 9; IV, 89; V, 35; VI, 1 (PO 28, p. 54, 64, 174, 190, 216).

Voilà toutes les malédictions dont nous nous chargeons en psalmodiant, si nous rendons le mal pour le mal, et quel mal ne rendons-nous pas ? Mais peu nous importe, nous n'en avons nul souci !

93. On peut rendre le mal pour le mal non seulement par une action, mais encore par une parole et par une attitude. ⁷ Tel paraît ne pas rendre le mal par une action, qui le rend d'un mot ou même d'une attitude. Il arrive en effet que par une seule attitude, un geste ou un regard, on trouble son frère. Car on peut très bien blesser son frère par un regard ou un geste : c'est donc aussi rendre le mal pour le mal. Un autre prend soin de ne rendre le mal ni par une action, ni par une parole, ni par une attitude ou un geste, mais dans son cœur il a de la tristesse vis-à-vis de ce frère et il est fâché contre lui. Voyez toute la diversité de ces états. Un autre n'a même pas de tristesse à l'égard de son frère, mais s'il entend dire que quelqu'un lui a fait de la peine, a murmuré contre lui ou l'a injurié, il s'en réjouit toujours en l'apprenant, et il se trouve, lui aussi, rendre le mal pour le mal dans son cœur. Un autre encore ne garde en lui nulle méchanceté, il ne se réjouit pas d'entendre injurier celui qui lui a fait du mal, il s'afflige même s'il est dans la peine; cependant, il n'a pas pour agréable que ce frère soit heureux, il s'attriste de le voir honoré ou satisfait. C'est là encore une forme de rancune, plus légère toutefois. On doit au contraire se réjouir du bonheur de son frère, on doit tout faire pour lui rendre service et s'appliquer en toute circonstance à l'honorer et à le contenter.

94. Nous disions au début de cet entretien qu'un frère peut garder de la tristesse contre un autre, même après avoir fait une métanie, et nous expliquions que, si par la métanie il avait guéri la colère, il n'avait cependant pas encore combattu la rancune. En voici un autre qui, recevant une offense de quelqu'un, fait aussitôt la paix avec lui par une métanie et des paroles de réconciliation, il ne garde en son cœur nul ressentiment contre l'auteur de l'offense. Mais que celui-ci vienne dans la suite à lui dire quelque chose de désagréable, il se remet alors le passé dans l'esprit et se trouble à la fois des anciennes et des nouvelles injures. Celui-là ressemble à un homme qui a une blessure et y met un emplâtre : grâce à l'emplâtre, la blessure s'est bien guérie et cicatrisée, mais l'endroit reste plus sensible : il s'écorche plus facilement que tout le reste du corps s'il reçoit une pierre, et commence aussitôt à saigner. Tel est l'état du frère dont nous parlons : il avait une blessure et y a mis un emplâtre, la métanie. Comme celui dont il avait été question en premier lieu, il a bien guéri la blessure, c'est-à-dire la colère; il a commencé aussi il soigner la rancune en s'appliquant à ne garder en son cœur aucun ressentiment, ce qui correspond à la cicatrisation de la plaie. Mais il n'en a pas encore effacé complètement la trace, il garde toujours un reste de rancune, c'est-à-dire la cicatrice, par laquelle la blessure se rouvre facilement tout entière au moindre coup. Il doit donc s'efforcer de faire disparaître tout à fait même cette cicatrice, en sorte que les poils y repoussent, que nulle difformité n'y soit laissée et que l'on ne puisse absolument plus s'apercevoir qu'il y avait là une blessure.

Comment pourra-t-il y parvenir ? En priant de tout cœur pour celui qui lui a fait de la peine et en disant : «Ô Dieu, porte secours à mon frère et à moi par ses prières.» Ainsi d'une part, il prie pour son frère, et c'est là un témoignage de compassion et de charité; d'autre part, il s'humilie en demandant du secours par les prières de ce frère. Or, là où se trouvent compassion, charité et humilité, comment pourraient prévaloir la colère, la rancune ou toute autre passion ? C'est ce que dit l'abbé Zosime : «Même si le diable avec tous ses démons met en mouvement toutes les machinations de sa méchanceté, tous ses artifices sont vains et sont anéantis par

⁷ Cf. Apopht. Pœmen 34 : PG 65, 332 A.

l'humilité du commandement du Christ.»⁸ Et un autre vieillard : «Celui qui prie pour ses ennemis, ne connaîtra pas la rancune !»⁹

95. Mettez en pratique et comprenez bien les enseignements que vous recevez. Car si vraiment vous ne les accomplissez pas, la parole ne peut vous les faire saisir. Quel est l'homme qui, voulant apprendre un art, se contente qu'on lui en parle ? Il commencera sûrement d'abord par s'attacher à faire, défaire, refaire, démolir, et ainsi, par un labeur persévérant il apprendra peu à peu son art avec l'aide de Dieu qui voit sa bonne volonté et son effort. Mais nous, nous voudrions acquérir «l'art des arts»,¹⁰ par la parole, sans nous mettre à l'œuvre ! Comment serait-ce possible ? Veillons donc sur nous-mêmes, frères, et travaillons avec zèle, tandis que nous le pouvons encore. Que Dieu nous donne de nous rappeler les paroles que nous entendons et de les garder, afin qu'au jour du jugement, elles ne soient pas notre condamnation !

⁸ Cl. PG 78, 1688 A et PE I, 46, p. 171. A défaut du texte exact, on trouve la même idée dans PSEUDO-NIL (ÉVAGRE) : PG 79, 1128 C et PL 73, 957 A. Pour comprendre les derniers mots de la citation, il faut se reporter à un apophtegme auquel Zosime les emprunte. C'est la finale de Daniel 3 (PG 65, 156 A). Il s'agit d'un moine qui se fait gifler par une possédée et qui présente l'autre joue «selon le précepte du Seigneur. (Mat/h. 5, 39). Le démon s'enfuit en criant : «Le commandement de Jésus me chasse.» En apprenant la chose, les vieillards glorifient Dieu et disent : «C'est chose habituelle que l'orgueil du diable soit abattu par l'humilité du commandement du Christ.»

⁹ ÉVAGRE, Sent. aux moines 14, éd. Gressmann, TU, t. 39, p. 154. Cl. PG 40, 1277 D.

¹⁰ S. GRÉG. DE NAZ. : PG 35, 425 A. Cl. PG 79, 748-749 (NIL).